

Rodolphe Duguay, Thérèse de Lisieux et l'art

Fernand Ouellette

Volume 40, Number 2 (236), April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1998). Rodolphe Duguay, Thérèse de Lisieux et l'art. *Liberté*, 40(2), 57–70.

FERNAND OUELLETTE

RODOLPHE DUGUAY, THÉRÈSE DE LISIEUX ET L'ART

À Claire et Monique Duguay, à Jean-Guy Dagenais

Avant toute chose, chez un peintre sensible comme Duguay, il faut se méfier du langage, d'autant qu'il s'agit pour lui de notations rapides dans quelques carnets intimes (écrits du 15 mai 1907 au 3 octobre 1927¹). Il nous faut prendre la totalité de la démarche, tenter d'en saisir la signification, tant depuis son tempérament mystique que dans l'ensemble de ses pratiques religieuses indissociables d'une époque et d'une éducation. Au moment où un aspect du Québec moraliste disparaît, une « autre morale² » s'impose avec les peintres Pellan, Borduas et Riopelle. Il y aura autant de distance entre Borduas, le mo-

1. Le peintre Rodolphe Duguay est né à Nicolet (Québec) en 1891 et y est mort en 1973. Il a vécu à Paris de 1920 à 1927. Les Carnets de Rodolphe Duguay appartiennent aux Archives nationales du Québec, Maurice-Boisfrancs. Toutes les citations proviennent des Carnets complets, inédits, même si des extraits ont pu être publiés ailleurs.

Pour un choix de textes, cf. Rodolphe Duguay, *Carnets intimes*, présentés par Hervé Biron, Montréal, Boréal Express, 1978. *Liberté* a consacré un excellent numéro à « Rodolphe Duguay, fils du sol et du ciel », sous la direction de François Hébert, *Liberté* 231, vol. 39, n° 3, juin 1997. Plusieurs pages des Carnets y ont été publiées.

2. François Hébert me rappelle que le mouvement Refus global implique une morale. Je le remercie de sa lecture.

derne, et Duguay, qu'entre Mondrian et Dupré. Ce qui ne signifie pas qu'une pochade de Duguay, en soi, n'est pas une merveille de contemplation et d'intemporalité, mais, sans diminuer sa valeur, peut-on dire qu'elle s'inscrit dans l'histoire de l'art d'aujourd'hui?

J'en viens à mon sujet, c'est-à-dire à la relation privilégiée que Duguay a nourrie avec Thérèse de Lisieux, et aux conséquences sur son art des exigences de sa conscience religieuse et morale.

En 1924, à Paris, l'année suivant la mort de sa sœur, Duguay reçoit le choc de la « petite » Thérèse, et son enthousiasme est partagé aussitôt par sa mère: « L'esprit de Thérèse (...) me fait du bien, écrit Marie-Anne Duguay, elle qui avait tant d'amour pour le bon Dieu³. » Mais il ne faut pas se méprendre: pour Duguay, Thérèse ne peut être qu'une médiatrice vers Jésus et non pas une sorte de déesse secrète. « Doux Jésus, comme je voudrais t'aimer comme t'aima Thérèse » (11 juillet 1925, à Lisieux). Ou: « Thérèse mon trésor, dis-moi ma petite sœur chérie ce que Jésus veut de moi... je suis à son service corps et âme, je ferai ce qu'il me commandera » (17 juillet 1925). Il gardera toute sa vie, dans sa maison de Nicolet, un dessin « fait au bout de la Rue des Quatre Sonnettes, [celui d'une] charmante vieille maison », comme témoin des jours heureux passés à Lisieux. En la regardant je ne pouvais que penser au talent naturel de Thérèse de Lisieux qui savait *voir*, avec un crayon, une maison normande ou une rose. Sur ce plan-là aussi, ils étaient très proches l'un de l'autre. Thérèse aurait tellement voulu suivre des cours de peinture comme sa sœur Céline.

Florette, la sœur de Rodolphe, avait eu avec la souffrance un rapport qui était semblable à celui de Thérèse, puisqu'elle était morte de tuberculose. Elle « me répon-

3. Lettre du 25 janvier 1926, in Jeanne L'Archevêque-Duguay, *Lettres d'une paysanne à son fils*, Montréal, Leméac, 1977, p. 210.

dit, écrit sa mère dans une lettre à Duguay du 18 avril 1923, qu'elle aimait autant cette épreuve-là qu'une autre, [et que] sur la terre il fallait souffrir⁴». Sa résignation, sa force d'abandon auraient plu à Thérèse. Puis sa mère, elle-même si profondément résignée, lui annonce la mort de sa sœur dans sa lettre suivante du 29 avril, jour de la béatification de Thérèse que Duguay d'ailleurs ne connaît pas encore: «(...) tâche de prendre cette épreuve d'une bonne part pour en avoir du mérite, encore une fois n'en fais pas une maladie c'est le bon Dieu qui l'a voulu, il faut accepter que sa sainte volonté soit faite et non la nôtre⁵». Duguay apprendra probablement, à travers la description des souffrances de Thérèse dans les *Novissima Verba*, publiés en 1927, ce que sa propre sœur a sans doute souffert.

Il n'est pas trop fort de dire que la jeune sainte ne peut devenir alors que le foyer ardent qui aspire son être et le soutient dans l'exil, à travers les difficultés de sa vie de peintre apprenti. En retrait discrètement dans le travail de deuil de sa sœur, seul à Paris, orienté vers une figure idéale qu'il porte en lui et qu'il appelle comme épouse, Thérèse de Lisieux devient la personne qui comble son attente pour être, en quelque sorte, celle qui advient en lui, se tourne vers lui, envahit son espace intérieur, en somme s'impose comme le substitut parfait de la jeune femme pure, spiritualisée, que l'être religieux, mais aussi rigoriste, espère en lui. Il écrivait dans son journal, le 31 décembre 1915: «Je vous demande encore bon Jésus, de me trouver une femme pure, une vierge avec laquelle je pourrais faire une sainte vie, une femme avec laquelle je travaillerai à votre gloire. Je l'aime déjà celle que vous me destinez et je vous demande de la bénir. » Il ajoutera, le 24 avril 1921: «si j'étais un saint alors à la bonne heure

4. *Op. cit.*, p. 204.

5. *Ibid.*, p. 205.

possédant Jésus je ne désirerais plus rien, mais ma nature, ma pauvre nature».

Thérèse apparaît dans son journal le 11 mars 1924. Elle ne le quittera plus. Il lira ses écrits et divers ouvrages sur elle, se rendra quelquefois à Lisieux, l'implorera, la louangera, fera des neuvaines pour qu'elle lui trouve un atelier à Paris (elle l'exauce le 14 octobre, lorsqu'il revient de Lisieux), tentera de la saisir dans quelques esquisses et tableaux, conservera des croquis de certains lieux, se rendra à Rome pour sa canonisation. Duguay la perçoit à la fois comme enfant, comme sœur, comme ange et, en termes de nature plus mystique, comme «bien-aimée». Il écrit, le 29 septembre 1924, lors de son premier voyage d'une douzaine de jours à Lisieux: «Quel souvenir je garderai de ce Lisieux prédestiné, qu'il fait bon de vivre près de ta demeure petite Thérèse! "Je veux passer mon ciel à faire du bon sur la terre" (...) Puisque tu peignais petite Thérèse dans ton beau Carmel, puisque tes petites mains on[t] manié pinceaux et palette je te prends dès aujourd'hui pour ma patronne, oui tu es la patronne de mon art. (...) Oui ces jours passés près de ma petite Thérèse seront les plus beaux de ma vie. » En voyant le lit de Thérèse aux Buissonnets, il note, le 1^{er} octobre: «il me semble que sa petite âme devait se plaire à survoler son chaste petit corps. Vue fascinante que celle-là, le cimetière perdu dans la verdure, qui domine, et par la pensée Thérèse qui y dort tandis que sa blanche petite âme plane légèrement, radieuse au-dessus de sa petite Thérèse». Il sera toujours difficile, comme se le demandait pour lui-même un pasteur protestant converti, de savoir si Rodolphe Duguay avait une affection sentimentale et/ou surnaturelle envers Thérèse, envers celle qui aussi aimait tant la nature. «Oui, Thérèse, tu avais raison de toujours trouver la nature belle... Grise ou dorée l'œuvre de Dieu est poignante, elle nous porte au bien. Je remercie Dieu de m'apparenter un peu à toi chère Thérèse par ce côté,

oui je l'aime je l'ai toujours aimée cette nature que toi aussi tu as tant chérie. Mon Dieu merci. » (5. 10. 1924) « Je l'aime davantage cette nature, depuis que je te connais ma Thérèse chérie. Tu m'y montres Dieu partout. Marie notre bonne mère... partout et toi aussi ma Thérèse tu es partout. » (10. 10. 1924)

En revenant à Paris, le 11 octobre, il se consacre à Thérèse: « Oui Thérèse je me donne à toi, sois mon guide, je le veux. Tu n'oublies pas qu'à Lisieux je t'ai choisie pour ma patronne et tu veux me prouver dès mon arrivée à Paris que tu m'adoptes pour ton petit frère. Fais-moi petite Thérèse chérie aimer Jésus et Marie comme tu les as aimés, par toi je veux me sanctifier pour leur prouver ma reconnaissance. » Il réitère sa consécration le 31 en entrant dans son atelier: « Thérèse je te donne mon âme, mon cœur, mon corps et mon art, remets le tout à Jésus par Marie. » Ou encore: « Ma petite Thérèse, petite sœur très chérie, comment t'aimer assez pour toutes les grâces que tu m'obtiens à profusion du Cœur adorable de Jésus? Oui, mille fois oui je me donne tout entier à toi douce petite sœur chérie, toi seule saura me faire aimer Jésus et Marie comme je dois les aimer. » (13 novembre) « Je t'aime ma Thérèse, je t'aime, à toi je dois mon bonheur de mieux aimer Jésus, Marie, de marcher dans ta petite voie, oui je te dois de vivre heureux. » (8. 12. 1924) Thérèse est en quelque sorte son pôle d'attraction ancré en Dieu, elle lui permet d'approfondir sa vie surnaturelle. On ne pourrait dissocier Thérèse de sa vie intérieure. Il n'y a pas d'ambiguïté, Duguay est engagé radicalement. Il est en marche vers sa conversion, dirait-il. Thérèse lui a permis de faire son deuxième pas. À la suite d'un tel engagement, je me demande si une grave tension n'était pas inévitable entre l'être religieux et l'artiste en lui. Il serait difficile d'escamoter un pareil enjeu chez Duguay, sans quoi l'homme nous resterait incompréhensible.

Plusieurs aspects de sa culture religieuse surgissent

dans son journal. Le 21 octobre, il note: «Le 18, samedi soir, je me fis un petit sac en chamois blanc pour y mettre mes 3 si précieuses reliques de ma Thérèse chérie. 2 sont des tissus ayant touché et servi à ma petite sainte, l'autre de la terre prise sous son cercueil lors de sa première exhumation. C'est dire que je porte sur mon cœur un peu de son si saint petit corps, et ce m'est un bonheur réellement doux de sentir sur ma poitrine ces trois petites choses sanctifiées par ma douce *petite Fiancée*, ma Thérèse chérie. Comme je t'aime petite Thérèse!» Et le 29 octobre: «Je reçus, ce 29 septembre 1924 a.p.m., mes premières heures, mes premiers moments de mon plus pur bonheur. C'est toi douce Rose de Lisieux, doux Lis Normand, fraîche Fleur française, que Jésus par Marie choisit pour mettre à jamais la paix en mon âme. » Peu à peu, il lui fera maintes promesses de dons d'argent: «Ma petite Thérèse chérie si tu me fais réussir mon salon, je promets 100.00\$ pour la construction de ta basilique à Lisieux et plus tard de donner un pourcentage sur toutes les peintures ou autres œuvres que je vendrai, pour l'œuvre de "La Propagation de la Foi". » (20. 2. 1927) Il ne saurait faire abstraction tout à fait de ce gentil «maquignonage» bien enraciné dans notre tradition.

Duguay ne cesse d'aller à Lisieux, de s'y réfugier loin de Paris, loin du *monde*, faudrait-il dire. Même à Paris, il va de messe en retraite, en neuvaine. Il prie beaucoup. Là, avec Thérèse, il rentre en lui-même et ressent la lumière d'un certain bonheur et d'une certaine paix. Quand il revient à Paris, dès qu'il ouvre les yeux, tout lui semble profanateur et sombre, souvent «infernale». Bien entendu, dans ses lettres, sa mère très présente, sa «maman si bonne», le mettait en garde contre les pièges et les aspérités du monde. Certes... On peut de plus remarquer qu'à Paris il fréquentait beaucoup de membres du clergé. Mais là n'est pas la difficulté. Ceux-ci le soutenaient dans son métier de peintre et s'étaient même efforcés de lui obtenir une bourse.

Duguay, on l'a vu, a tendance à infantiliser un peu trop la forte Thérèse. François de Sales dirait de Duguay qu'il n'est pas encore suffisamment avancé dans le surnaturel qui, par essence, n'est pas de nature sentimentale, pour pouvoir se dépouiller du sensible. D'ailleurs, il parle de Jésus à peu près dans les mêmes termes: «Que je voudrais t'aimer mon adoré petit frère Jésus...!» (Rome, 6. 6. 1925) J'ai l'impression que, dans son expérience religieuse, il utilise des mots appris sur les genoux de sa mère. C'est pourquoi il nous faut d'autant mieux soupeser son langage que par maladresse celui-ci se laisse parfois contaminer par des excès de sentimentalité, pour ne pas dire des accès, qui pourraient sembler pour le moins ambigus. Mais cela ne signifie pas que sa dévotion n'ait pas été ardente, authentique, persistante et profondément religieuse. Chose certaine, j'y reviens, il avait une passion fraternelle, mystique pour Thérèse. «Comme je voudrais faire connaître par tout le *monde entier* ma si tendre petite sœur Thérèse. » (13. 11. 1924) Il a conservé jusqu'à la fin, dans son atelier, une statue de la sainte, achetée à Lisieux, et quelques reliques; ce qui est moins une marque de fétichisme que le besoin d'avoir quelques signes concrets de sa relation avec Thérèse, ou quelques médiations si caractéristiques de la religion catholique, religion aussi du Fils *incarné*.

Mais il est important de clarifier cette question. Si Duguay n'avait pas eu une nature profondément religieuse, sa relation avec Thérèse aurait tout de même été impensable. Il faut bien se rendre compte que Duguay perpétuait l'esprit religieux des siens, profond et simple. C'est parce qu'il y avait entre lui et Thérèse une parenté d'innocence, dirais-je, une rigueur, et disons le mot, une pureté d'être, que leur relation si intime était possible. Car non seulement Duguay s'était-il tourné vers elle, mais sa ferveur aurait été inimaginable si Thérèse elle-même, tellement attentive au salut des êtres

humains et à leurs supplications, n'avait pas répondu à son attente, n'avait pas, d'une certaine façon, attisé la flamme du brasier intime. Voilà ce qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit quand nous lisons les pages, dites « religieuses », un peu étonnantes, parfois déroutantes, ambiguës de ses élans vers Thérèse, que la revue *Liberté* a dévoilées en partie, car les notations religieuses de Duguay, dans son journal, font plus de cent pages. C'est dire que notre propre respect de cette relation, qui peut sembler pour le moins naïve à travers les pages de Duguay, exige de notre part la même simplicité, la même disponibilité à son histoire intérieure mise à nu, sans quoi la lecture en devient impossible. Il est évident que jamais Duguay n'a pu penser que ses aveux, ses élans, seraient un jour publiés et paraîtraient, pour certains, quelque peu impudiques, à la limite d'une forme naïve d'érotisme. C'est donc avec la plus profonde délicatesse, en étant conscient de notre indiscretion, qu'il faut s'avancer dans son journal de crainte de saccager, par notre vulgarité souriante, les tentatives d'expression d'une nature mystique, artiste, sans quoi l'homme Duguay nous demeure inaccessible.

*

Cela m'amène à l'exposition d'une difficulté qui appartient en propre à Duguay. La question essentielle que nous pourrions nous poser, en observant les propos écrits de son journal, est celle du drame d'un artiste que sa morale étouffe. Il écrit à Paris, le 25 septembre 1922: « Cette semaine, jeune fille pour modèle, elle rappelle un peu les femmes de Rubens, intéressante, grasse, courte, belle couleur, pose assez mal, elle est tout à fait perversie cette pauvre petite, *aucune pudeur*, aucune, ce n'est qu'un beau petit animal, pauvres *petites femmes* que ces modèles, Jésus, Marie ayez en pitié de toutes elles, que leur sert d'être *si jolies*. » Si nous négligeons cet aspect-là

de la conscience de Duguay, il devient alors difficile de saisir sa réaction devant certaines œuvres de Rodin et quelques autres artistes. Revenant du musée du Luxembourg, il note : « *que d'infernels [sic] nus*, inspirations directes de l'enfer ». Il ne nous resterait donc plus qu'à nous scandaliser à notre tour quand il écrit sur le peintre Millet : « Suis à lire Millet, lui que je croyais si fidèle à ses principes reçus dans sa si noble et religieuse famille... non... il fut chien, lui aussi, un peu... beaucoup même. » (28. 10. 1925) En somme est *chien* celui qui s'écarte de son éducation religieuse ou perd la foi⁶, car Duguay admire profondément le peintre. Disons que c'est, pour le moins, « une mauvaise réponse » au mal qu'il constate, une régression plus culturelle que proprement religieuse. À vrai dire, le scandalisé qui traite les femmes aux mœurs légères de « maudites femmes », de « créatures d'enfer », ne pourrait que nous offusquer au lieu de nous laisser douloureux et pantois face à l'acuité d'un drame en lui si vif, si pathétique pour nous à maints égards.

Après une visite de Bologne, il écrit le 6 mai 1925 : « Doux Jésus merci de m'avoir donné un si beau pays [le pays natal], je ne changerais pas Nicolet pour toute l'Europe. » Il est persuadé qu'il vient d'un pays où les gens, plus religieux, sont par conséquent plus « civilisés ». Comme s'il ne pouvait saisir le monde que dans sa dimension religieuse, sans pouvoir distinguer les « degrés du savoir », les ouvertures différentes de la conscience humaine. Il n'arrive pas à intégrer sa foi et son expérience de Dieu dans son action et ses choix d'artiste. Ce qui pose pour lui, créateur, un problème pour le moins subtil et dramatique. Il oscille entre l'écorchement et le besoin de paix intérieure. Et il s'appuie sur sa foi, sur l'intensité de sa pratique religieuse, pour sortir de l'impasse.

6. Mon grand-père maternel ne parlait pas autrement des agnostiques et des athées, puisqu'ils prétendent, disait-il, que l'homme n'a pas d'âme.

Le lendemain, à Florence, il exprime de nouveau sa position face à l'art: «Que de nu[s] impur[s] et c'est plus choquant d'en voir tant, dans les peintures religieuses [que] dans presque toutes les églises. Je n'ai pas encore vu d'œuvres réellement religieuses... Quand Jésus y aura-t-il un peintre qui t'aimera assez pour peindre avec son âme et nous la montrer telle qu'elle est, blanche et amoureuse du vrai beau Toi mon Adoré? Doux Jésus puisque je n'ai pas les talents de faire de ces si belles œuvres, je serai paysagiste et je m'efforcerai d'y peindre ta Beauté, de la mettre à jour dans la belle nature, je ne m'exposerai pas heureusement à produire des œuvres qui te blessent. »

Duguay semble vivre en conflit avec le corps et avec la sexualité. D'autant qu'il a sans doute une forte ardeur pour *la* femme. Sa conscience religieuse quitte le centre vital ou, en d'autres termes, se laisse polariser par sa conscience morale. Un pareil décentrement ne peut que le plonger dans la confusion et le paralyser devant tout geste créateur qui impliquerait un risque fondamental. En ce sens, la conscience morale de Duguay nous pose un grave problème, comme elle le posait à l'artiste lui-même. Voilà la dimension de l'enjeu qui sera déterminant dans ses choix de peintre. En revenant à Montréal, après son séjour de sept années à Paris, il écrit le 15 août 1927: «J'en ai assez de toujours hésiter dans la voie à suivre... le bon Dieu m'a donné du talent pour le paysage eh bien je veux en profiter, plus de portraits et non plus je n'accepterai pas d'autres travaux qui sortent de ma sphère; je veux devenir paysagiste. »

C'est un aspect, me semble-t-il, qui a peut-être été négligé. Je me demande si son éducation morale et son tempérament n'ont pas étouffé le créateur en lui dès que celui-ci tentait de sortir des purs et lointains paradis de son enfance, si elle n'a pas empêché son art de s'épanouir, de prendre le large, de se fortifier, bref d'ouvrir, comme

art, un espace véritablement religieux, et même dramatique parfois, que sa nature d'artiste appelait aussi; de même que Rouault, par exemple, a su le faire même à travers ses tableaux de juges ou de prostituées. Duguay avait beaucoup de difficulté à scruter un modèle nu, ce qui ne signifie pas qu'il ne réussissait pas à *voir* et à *rendre* de merveilleux nus. Il y avait, peut-être à cause de l'intensité de son regard, une sorte de dissociation inéluctable, pétrifiante, entre son regard et sa conscience. L'œuvre devenait impossible. Duguay n'avait pas appris, comme Matisse, à garder une distance qui éteint le trouble dans l'artiste et donne au modèle son être, son espace intemporels. Il semble bien qu'il ait fait son choix dès le 15 mars 1925: «C'est bien Lui ce Jésus qui me fait réfléchir aux inconvénients d'avoir des modèles, plus tard, pour faire des personnages il faut des modèles nus et comment résoudre le problème à Nicolet...? Il me semble que Jésus me donnera les moyens de le glorifier autant même en faisant la belle la pure Nature. C'est bien mon talent aussi, j'entrevois que je réussirai dans le paysage. Mes derniers essais — quoique sans la nature me laissent à espérer au succès — Jésus étant avec moi je réussirai et moi qui le vois pourtant dans la nature, comment ne pas lui plaire en peignant son œuvre, ce sera une prière continuelle. "Dieu n'a pas besoin de nos œuvres" a dit ma petite Thérèse, alors il (...) vaut mieux devenir saint en faisant un paysage que de ne pas le devenir en faisant même des tableaux religieux.» Voilà, du moins, la justification consciente que Duguay veut bien se donner. Mais si, dans le secret de sa nature profondément intimiste, il avait tout simplement horreur des grandes surfaces et préférait plutôt les petits formats et les paysages?

En *apparence*, sa conscience morale, nous le voyons, détermine son orientation esthétique. Il sera un peintre de paysages. Sa conscience, semble-t-il, aura été beaucoup plus obsédée par l'impureté que Thérèse de Lisieux elle-

même. Et pourtant, c'est aussi à cause de sa parenté d'esprit avec Thérèse, de ses racines profondes dans «l'esprit d'enfance», qu'il s'en tiendra aux paysages plus proches pour lui de cet esprit.

Duguay avait pourtant cru, en arrivant à Paris, à sa vocation de peintre religieux: «L'idée m'est venue d'être un futur peintre religieux Je l'ai beaucoup priée aujourd'hui pour qu'elle intercède auprès de Jésus pour moi, pour que je devienne moins indigne de peindre ces grands mystères, si réellement ces pensées ne sont pas des mirages. J'espère avec l'aide de Jésus et de Marie trouver mon vrai chemin!» (8. 12. 1920) Mais il n'aurait jamais pu, de toute façon, comme je l'ai suggéré plus haut, s'adapter aux grands formats, aux murs vers lesquels son maître Suzor-Coté tentait de l'attirer. Il décevra ses parents qui, tels les critiques des XVIII^e et XIX^e siècles, avaient encore une conception hiérarchisée des catégories de la peinture, mais qui croyaient surtout que, grâce à la peinture religieuse, son gagne-pain serait mieux assuré. Cette apparence d'échec, cette épreuve, fera en quelque sorte partie de sa propre purification comme homme. Il persistera, disons, dans sa propre «petite voie», comme sa bien-aimée Thérèse de Lisieux.

Voilà donc les contradictions en lui du croyant et de l'artiste timide, peut-être timoré, qui, durant les années suivantes, se retranche dans son regard et dans une nature traversée de souffles, d'eau et de soleil, comme dans la figure extrême de l'intemporel; car Duguay, sur un certain plan, me paraît en peinture essentiellement un contemplatif, surtout dans ses pochades qui le rapprochaient des joyaux de Bonnington et de Boudin. Son orientation vers Thérèse de Lisieux et son penchant, sa passion, pour la nature idyllique de son enfance, en sont les signes les plus évidents.

Mais ce qui est plus pour le moins étrange, et qui n'est évidemment pas en soi une question de morale

mais bien plutôt une limite esthétique, un manque de formation, c'est que Duguay, marqué davantage par Dupré et Barbizon, n'a pas compris non plus la poésie, la matière, souvent impalpable de Corot et, à plus forte raison, encore moins le travail exploratoire, provocateur des artistes de son temps qui créaient l'Art moderne à Paris durant son propre séjour, tout de même de sept années: Braque, Brancusi, Picasso, Matisse et Chagall, Klee et les surréalistes. À maints égards, il ne pourra pas sortir de sa vision de la nature et s'en tiendra à son «esprit d'enfance», poursuivant, comme peintre, son travail dans l'humilité.

*

Après avoir cru à sa vocation religieuse, Jeanne L'Archevêque acceptera de s'unir à Rodolphe en rapportant les mots de son confesseur: «Il ne faut pas désunir ce qui est si bien uni.» Duguay mettra alors fin à son journal le 3 octobre 1927, date qui était à l'époque la journée de la fête liturgique de Thérèse de Lisieux, et, par conséquent, rentrera dans le silence en ce qui concerne sa relation avec la sainte. Revenant à Nicolet, d'un voyage à Montréal, il termine ses Carnets par les mots suivants: «Qu'il est doux de t'aimer à deux, nous nous donnons à Toi pour toujours, dans la plaie sacrée de ton cœur nous nous cachons pour toujours adorable Jésus, nous serons deux petites choses à toi... toujours. Prends soin de ta Jeanne et de ton Rodolphe, ils veulent tant t'aimer.» (3. 10. 1927) Ainsi il peut se laisser chavirer dans le bonheur et la lumière. De toute façon, son mariage l'aidera sûrement à s'apaiser, à détendre l'arc moraliste en lui, à devenir plus tolérant, plus doux envers lui-même, et, sur un certain plan, à s'humaniser davantage. Car même dans l'éducation de ses propres enfants, il ne sera jamais vraiment un moraliste ni un bigot, m'a-t-on confié, mais un être de tolérance et de douceur.

Ainsi nous apparaît Rodolphe Duguay, homme attachant, sincère, né à Nicolet en 1891 et mort à Nicolet en 1973. Ce « fils du sol et du ciel », comme François Hébert l'a appelé, pourrait sembler un bel exemple, tragique, de l'influence d'un tempérament, d'une éducation moraliste et d'un milieu qui s'est voulu imperméable au mal; mais blâmer les siens, ou sa société, serait une façon de refuser les choix du créateur et d'attaquer l'homme dans son identité. Aurait-il pu trouver son équilibre humain dans la démarche parfois funambulesque que le créateur aurait dû tenter? Nous ne pouvons que respecter le mystère et la liberté de cet être unique qui s'appelait Rodolphe Duguay.